

LA ROSE DES VENTS

C'était un pauvre mais joyeux artiste que Michel ! Un de ces jeunes gens dont l'essence de l'âme est la plus suave et la plus intime des poésies. Un de ces êtres dont le cœur serait blessé par un pli de rose, sensibles qui se replient sur elles-mêmes, souffrent en silence et meurent sans bruit.

Quand il était petit garçon aux boucles blondes, aux rires joyeux, c'était un dénicheur de nids, un maraudeur de cerises, un écolier paresseux, si c'est de la paresse que d'aimer à flâner le long des haies en prêtant l'oreille aux chansons qui s'y chantent, aux cris qui en sortent, aux mouches qui y volent. La paresse est une chose relative, et tel enfant dont se plaint un maître groudeur, étudie tout seul, par instinct et presque sans s'en douter, les merveilles de la nature qui le frappent d'une admiration dont la source ne peut manquer d'être féconde.

Michel appartenait à cette classe de paresseux privilégiés, studieux, flâneurs, incompris, rêveurs, enthousiastes, amants des fleurs cachées, des mousses vertes, des insectes d'or ! Le magister de l'école où ses parents l'envoyaient, d'une sévérité excessive envers ses élèves, éprouvait pour Michel une secrète antipathie. Jamais, il est vrai, l'enfant ne savait sa leçon ! Mais que voulez-vous ! pour arriver de la maison de sa mère à l'école du village il lui fallait passer sur la lisière d'un taillis ! Et savez-vous ce que c'est qu'un bois ombreux, jeune, embaumé de sève nouvelle, tapissé de fleurs, brodé de mousses d'argent ! Michel aimait ce bois autant que la brise de mai qui y faisait sa demeure ; ce Michel était mon ami.

Michel restait des heures entières couché sur la marge du ruisseau, regardant les fleurs blanches étoilées, les myosotis bleus, les pensées sauvages. Ce qu'il pensait pendant ces longues heures, ce qui se remuait dans sa tête enfantine, je ne sais, mais en quittant le bois rempli d'ombre, de parfums et de concerts, son regard était plus brillant et, sa voix pure imitant celle de l'oiseau, il chantait avec une grâce infinie des mélodies sans paroles, des airs inconnus que ses maîtres les rossignols lui avaient appris sans doute.

Quand il arrivait à l'école, il devait se mettre à genoux et tendre ses mains à la férule ; il le faisait sans rien dire, reprenait ensuite sa place sur son banc, et regardait voler dans le jardinet les moineaux quêteurs et les pigeons à gorge chatoyante.

Nul plus que lui n'aimait les jeudis et les fêtes ! Ces jours-là, il pouvait courir, rêver, songer, chanter à son aise ; aussi, dès la veille, prenant possession de cette liberté achetée par six jours de travail, disait-il le soir à sa mère en l'embrassant :

— Tu ne me réveilleras pas demain !

Un jour, dans son village, passa, pieds nus, un violon en sautoir, l'air résigné, la main tendue, un jeune homme aveugle qui gagnait par son talent le peu de pain nécessaire à sa vie.

Michel l'entendit jouer, et quand le maestro aveugle eut fini, Michel se jeta dans ses bras en pleurant. Il savait maintenant ce qu'il voulait être et quand on lui parla de prendre un état il répondit : je serai musicien !

Musicien ! On le crut fou. Est-ce donc un métier que de prendre un violon et de tirer de cet instrument des sons qui répondent à toutes les impressions de l'âme ? Est-ce un état que de verser ses larmes, que de raconter ses joies, de chanter ses espérances ? Voilà ce que l'on se demandait autour de Michel qui se contentait de répondre :

— Vous avez raison, ce n'est pas un métier, c'est une vocation ! On ne comprit pas ce mot, on haussa les épaules en disant que Michel était fou et sa mère plus folle encore !

La pauvre femme était bien ignorante, bien naïve, elle ne savait même pas lire dans un livre les prières qu'elle récitait avec ferveur, mais elle avait cette sublime intelligence des mères qui fait qu'elles devinent ce qu'elles ignorent et sentent au lieu de juger.

Elle trouva bien que Michel aurait dû se faire charron comme son père,

LOCOMOTION NOUVELLE



LE VRAI... DOGMA.

EXERCICE



Beaulac (qui entre sans frapper chez Latouche). — Jérusalem ! Qu'y a-t-il ?
Latouche. — Absolument rien de répréhensible. Je donne à ma femme des leçons de "colletailage", vu que c'est demain grande vente de coupons et qu'elle tient à arriver jusqu'au comptoir.

mais elle vit l'enfant pleurer, et tous les beaux raisonnements qu'elle avait faits et qu'elle comptait lui soumettre s'évanouirent dans un baiser. Mais Michel ne pouvait plus rien apprendre au village. Le menétrier lui avait communiqué toute sa science, il fallait partir pour une grande ville. La paysanne se ferait servante et Michel étudierait le violon avec de bons maîtres !

Quand elle lui annonça cette nouvelle, il se jeta dans ses bras avec une telle effusion de reconnaissance qu'elle s'applaudit de son sacrifice... La maisonnette fut vendue, avec elle le petit jardin ! Seulement la pauvre femme emporta une bouture de giroflée jaune, rameau d'espérance qui ne devait pas fleurir.

Michel voulut revoir le bois taillis, la forêt, le ruisseau, les haies ; il emporta maints souvenirs : des feuilles placées dans ses livres, une plume de pigeon tombée dans l'abreuvoir.

Le fils et la mère soutinrent une lutte héroïque, lui contre les difficultés de son art, elle contre les nécessités de la vie ! Chers et admirables êtres ! jamais une plainte ne sortit de la bouche de Michel, jamais un reproche ne vint aux lèvres de sa mère. Le jeune homme fit des progrès rapides, il tint ce qu'avait promis son enfance intelligente. Tout vibrerait, tout résonnait, tout chantait dans son âme, et quand, debout, en face de la fenêtre de sa mansarde, il brodait des thèmes de variations ravissantes, quand les chants de l'oiseau, le murmure des fontaines, le soupir des vents passaient dans ces harmonies, l'on s'arrêtait saisi d'une admiration religieuse et l'on s'essuyait les yeux.

À côté de la fenêtre du musicien était celle d'une pauvre fille. Pour gagner sa vie, elle tressait des couronnes. Elle se levait au jour et veillait tard ; seul luxe de sa misère, elle cultivait sur le rebord de sa croisée un rosier blanc lequel allait bientôt s'épanouir une seule rose.

Entre la vieille femme et la jeune fille soignant toutes deux une fleur qui leur rappelait de chers souvenirs, se forma bientôt une amitié profonde.

Lorsque Michel jouait du violon, Marie ouvrait sans bruit sa fenêtre et l'aiguille s'arrêtait entre ses doigts.

Ce qu'il en fut de cet amour on le devine. Bientôt ce ne furent pas des roses blanches, mais des fleurs d'orangers qu'on vit couronner la tête de Marie.

Hélas ! Hélas ! un an plus tard, la rose blanche était morte sur le rosier, la giroflée d'or s'était fermée, tant de larmes avaient été versées dans ce pauvre logis que fleurs et âmes s'étaient flétries... La jeune femme avait, un seul jour, pu sourire à sa fille, ange aussitôt envolé que descendu, bouton qui ne devait pas éclore au soleil de la vie ! Michel vit sortir de chez lui deux bières de grandeurs inégales, et il resta assis sur son lit de sangle, tandis que sa mère allait marquer la place où ses morts allaient reposer.

Depuis ce jour là, son inspiration devint déchirante comme les sanglots du désespoir ; il ne cessa de redire sur les cordes de son violon ses tendresses perdues, ses bonheurs évanouis. Autour de lui, il ne trouva que le vide, et rien que le deuil dans son cœur !

Jour par jour, heure par heure, Michel pâlit et s'affaiblit davantage. Il sortait du tombeau des voix chéries qui l'appelaient.

Sa vieille mère se consumait dans les larmes, elle essaya vainement de le rattacher à la vie, les mains froides que lui tendaient Marie et sa fille finirent par l'attirer.

Enfin, un soir, brûlé par la fièvre, le sourire aux lèvres et le regard élevé vers Dieu, il dit à sa mère en lui donnant son plus tendre et son dernier baiser :

— Mère tu ne me réveilleras pas demain ! — RAOUL DE NAVERY.